

Giaccobbe affronta l'angelo : la lutte avec langues

par Claude Cazalé Bérard

- 176 -

Traduire Claude Vigée en italien, dans la langue de Dante, celle de l'amour et de la connaissance indissociablement liés, représente une aventure tentée pour la première fois par Ottavio Di Grazia, qui traduit *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et révélation* (*Alle porte del silenzio. Scrittura e rivelazione nella tradizione ebraica*, Padova, Edizioni Paoline, 2003), avec une adhésion et une consonance remarquables au texte du poète.

Le critique italien saisit profondément l'articulation, qui dès l'origine se construit et s'épanche, entre processus historique individuel et collectif, quête existentielle et spirituelle, tradition biblique : celle-ci étant la clef première et ultime d'une réalité vécue et assumée, apparemment vouée au désordre, au non-sens et à la violence, mais sauvée, transcendée dans la Parole divine.

Justement Di Grazia insiste sur la diversité des langues qui caractérise l'itinéraire de Claude Vigée poursuivi à la croisée des cultures, des disciplines et des genres : il parle d'une « physique verbale » dans laquelle se lit une métaphysique de la parole révélée ; d'une « poétique existentielle » qui n'est autre que la réalisation vivante, actuelle, « ici et maintenant », d'une vocation éternelle à l'insondable, au mystère. Mais ce labeur marqué par les épreuves est aussi un continuel recommencement à partir du silence, « le silence de l'Aleph », qui précède toute création, un nouveau « passage », un nouvelle « pâque », pour la conquête d'une liberté d'exister et d'un lieu saint de la justice et de la paix... Le traducteur et le poète n'ont-ils pas, en effet, vocation de « passeur », de « médiateur » ? Faire passer, conduire, transporter : le transport de l'intelligence et du cœur sous l'effet de l'enthousiasme, de l'inspiration, qui mène dans un territoire autre et en même temps ramène à soi, à travers et par-delà les différences, les distances, les barrières culturelles et linguistiques. Une manière de passer de « je » à « tu », de « tu » à « je », du même à l'autre, du propre à l'étranger, de caresser le rêve de l'universalité.

L'acte de traduire que Claude Vigée a pratiqué toute sa vie est un acte d'amour, de confiance et de fidélité, une circulation partagée du sang et de la vie, un contact intime et une relation, l'accueil de l'étranger dans le respect de l'autre. Mais écoutons-le définir la tâche et le défi du traducteur, lors d'une table ronde (publiée dans la revue en ligne *Testo e Senso*¹) :

« La première tâche d'un traducteur de poésie, c'est de produire un rythme vivant, sans songer a priori à imiter sottement ou à restituer celui de son modèle étranger. Au contraire, il faut d'abord le conjurer, hors du vide de sa propre conscience en éveil, à partir de son propre silence qui remplit sa propre ouïe, sa propre oreille qui attend, et qui ne sait pas, et qui interroge l'avenir. Comment

passer sans aucune transition des rythmes profonds de l'allemand par exemple, ou de l'hébreu, ou de l'anglais, ou même du dialecte alémanique alsacien, à ceux du français parlé d'aujourd'hui ? Un abîme les sépare à première vue [...] Alors, on ne peut pas traduire ? Je ne sais pas. On ne peut peut-être pas traduire, mais il est certainement permis d'écouter intensément le murmure des syllabes initiales, permis de suivre en soi-même leur mouvement subtil, de les danser en soi-même [...] d'accueillir leur respiration pleine de justesse et de génie. Il est permis de distinguer les sonorités spécifiques que ces syllabes initiales éveillent dans notre oreille attentive, de s'accorder aux nuances de leur musique et de leur silence. Quand on fait ça, quand on essaie, on ignore au commencement si on a la moindre chance d'aboutir à un texte vrai et vivant dans l'autre langue. Quel serait le fruit de cette conversion, de cette *teshowah*, improbable comme toutes les conversions – en principe ? Voilà le grand problème. La fidélité, au sens le plus simple, est une vertu nécessaire dans toutes traductions. Poésies ou proses. Pour être un artisan du langage honnête et compétent, il convient avant tout de restituer le sens obvie du texte, en interprétant avec doigté, souplesse et humilité. [...] Le contenu sémantique primaire du poème étranger doit être partagé finalement, avec le lecteur futur [...]. Ce lecteur avance vers l'œuvre qui est scellée, en tâtonnant dans la nuit. [...] Il importe pour le traducteur, de se sentir à la fois très bien et très mal, dans une langue comme dans l'autre. De se sentir un peu étranger dans toutes les langues - surtout celle qu'on veut traduire - dans lesquelles on traduit. Le traducteur saura à la fois jouir et pâtir de ce qu'il se donne à transmuier ainsi, dans l'opération alchimique dont je parle. Mais il le fera sans jamais se leurrer sur les difficultés inhérentes à une approche précise, détaillée, loyale, du texte à traduire, et du texte en traduction. [...] L'écoute, c'est la clef [...] je pars toujours de la lecture à haute voix. Ensuite, répétée en sourdine, pour moi-même. Je marmonne les strophes du poème, je me laisse porter par le flux montant, puis descendant, décroissant, des vocables initiaux – je ne dis pas des mots –, des vocables, ou des voyelles initiales, originales. Et puis, par un tour de passe-passe, parce que je suis en même temps un filou et un espiègle, tout cela est vite remplacé mine de rien, juste pour voir, par les vocables que je leur substitue expérimentalement en français, pour voir, pour rigoler. Et c'est une phase transitoire. [...] Je réponds au rythme des vers originaux, en intériorisant ce rythme-là par degré. Je glisse avec un bonheur inquiet, coupable et ravi, de phonème – pas de mot – mais de phonème en phonème, comme un nageur qui fait très imprudemment la planche sur les profondeurs houleuses de l'océan, sans trop penser à ce qu'il y a dessous. Sans me soucier d'autre chose que de cette dérive temporelle, merveilleuse. [...] Alors, c'est une dérive merveilleuse, temporelle. Je réussis à capter comme cela le poème, venu d'ailleurs, d'en dessous et d'autrefois, dans mon maintenant. [...] Ce qu'il y a dessous, ce poème, c'est d'autrefois et d'ailleurs, d'un autre. [...] Alors, c'est comme cela que je réussis à capter le poème. Dans mon maintenant, dans ma durée actuelle. Cette durée actuelle coïncide, puisque c'est quand même un travail, avec le déploiement du texte que je dois traduire. Il se déploie, mais où est-ce qu'il se déploie ? [...] Il se déploie dans le champ de ma propre conscience qui est éveillée, qui est aux aguets. C'est comme cela que se marie ce qui est traduit, ce que l'on doit traduire, avec ce que l'on fait, par une espèce de séduction mutuelle, de jeu mutuel. C'est une écoute, et cette écoute-là, cette bonne écoute, est faite d'humilité bien sûr. Cette écoute témoigne non pas d'un savoir, mais d'un non savoir qui est heureusement consenti, qui témoigne d'une suspension de la part du traducteur : d'une suspension du désir de possession, de maîtrise face au poème. Je renonce pour un temps à la tentation de m'emparer du langage de l'autre. Je laisse librement jouer en moi le langage de l'autre, les pouvoirs de ce langage. Et c'est dans cet état de vacuité d'esprit, de dessaisissement, dans cet état de légèreté, dans tous les sens du terme, aussi légèreté au sens d'irresponsabilité (ne pas trop penser à ce que l'on fait, à ce que l'on dit, à ce que l'on va sortir), dans cet état-là d'absence de poids de la tête, que j'ai distillé peu à peu, syllabe après syllabe, mes traductions. [...] Alors, après coup je saisis, je commence à saisir, quand c'est fini, ce que je cherchais dans cet exercice un peu extravagant ; à travers mon propre corps, bien éveillé, bien présent au monde. Ce que je cherchais à travers moi se tramait déjà d'avance. A travers mon corps se tramait une voix : d'abord celle du poète à traduire, puis la mienne. Une voix qui pourrait se sentir en phase avec le chant d'un autre – d'un autre devenu intime, tout en restant

étranger. Il faut donc vivre cette aventure-là, sans calculer. Il faut la vivre à fonds perdus, en courant tous les risques, y compris celui de ne pas être publié. C'est comme cela : il faut payer, il faut vivre cette aventure de la traduction à fonds perdus, il faut se prêter sans conditions préalables, sans garantie d'assurance, sans restriction mentale, à la conversion d'âme, à la *teshovah*, à la conversion de paroles finalement, au changement d'être que cette opération nous impose au plus intime de nous-même, ce qui est toujours un peu douloureux. Le traducteur participe intensément, et c'est la jouissance de la chose. Poète ou non poète, il participe intensément à la métamorphose d'un poème donné par l'autre, derrière moi, dans le dos, en un poème conquis. C'est un peu la conquête de la Terre promise. C'est une histoire du genre « terre promise, terre conquise », qu'on revit, même quand on traduit un poème. [...] Chacune de mes traductions doit se lire, devrait se lire, aussi, comme un *toda raba*, comme un remerciement adressé au poème étranger, passionnément visité, puis délaissé et trahi, comme on trahit un amour ancien. La reconnaissance, c'est la condition de cet accouchement difficile. [...] Et l'on revient toujours à la Bible : comme Jacob affronta l'Ange nocturne, l'Ange démon nocturne, au gué du Yabbok. »

Toute entreprise de traduction présuppose un effort titanesque analogue, un défi aux règles, aux habitudes, au confort langagier d'une autre culture : il s'agit de lutter contre le piège de la réminiscence, à l'affleurement du pré-écrit (qui risquerait d'entraîner un pré-pensé) : il faudra franchir les limites de l'inédit, en se mettant humblement à l'écoute, avec cette disposition intérieure à se laisser imprégner profondément qu'est l'attention. Attention amoureuse pour la parole, pour le son, pour le rythme, pour la pulsation qui font vibrer le vers et qu'il faudra filtrer dans une nouvelle matière verbale sans les dénaturer...

Nous ne citons et traduisons que quelques vers, mais il est important de souligner la difficulté inhérente au maintien dans la langue d'accueil de la plasticité, de la pulsation rythmique, de la couleur, du rayonnement propres à la poésie vigéenne, qui se trouve ainsi traduite et transposée dans une langue insufflée d'autre, faite s'accroître et jetée comme un pont unissant les deux rives de la Méditerranée, Israël et Italie :

*Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte –
La récompense est pour celui qui sait dompter le temps.*

*

*La secrète, ineffable, exaltante présence
Que nul homme n'affronte et ne peut éviter,
Celle qui porte en l'âme une sérénité
Longuement attendue au milieu du silence.*

(« Trois nocturnes »²)

Giacobbe affronta l'angelo e detta la pace santa –
la ricompensa è per colui che sa domare il tempo.

*

La segreta, ineffabile, esaltante presenza
Che non un uomo affronta né può evitare,
Quella che mette nell'anima una serenità
Lungamente attesa nel mezzo del silenzio.

La lutte de Jacob avec l'ange représente ainsi le paradigme de cette entreprise créatrice et fondatrice d'une vision du monde toujours reconquise et renouvelée, au prix d'une nouvelle naissance et d'un nouveau combat, marqué du sceau, dans la chair vive, de la souffrance, de l'arrachement, de la passion....

*Car toute chair s'arrache et brûle
et se détruit pour être.
A l'abîme répond
la puissance de naître.*

(« Le solstice d'hiver »³)

Perché ogni carne si strappa e brucia
e si distrugge per essere.
All'abisso risponde
la potenza del nascere.

Mais dire n'est-ce pas la tentation, le désir d'être même ?

*Tu n'écris plus
Pour être lu
Par des poètes.*

*Tu dis pour être
Au cœur de l'homme,
Simplement.*

*Ton chant est comme
Une fenêtre*

*Ouverte au vent
Orages à mille têtes !*

(« Tu dis pour naître »⁴)

Non scrivi più
Per essere letto
Dai poeti.

Tu dici per essere
Nel cuore dell'uomo,
Semplicemente.

Il tuo canto è come
Una finestra
Spalancata al vento:

Bufera dalle mille teste!

Or le plus difficile à rendre - car il en va aussi de notre propre singulière expérience, et d'un renversement de genre – c'est l'ivresse, l'envolée de l'étreinte amoureuse, tant il est vrai que chaque langue a son intonation pour l'amour :

*Femme, tu vis en moi, double dès l'origine,
Tes pieds contre mes mains, tes seins sous ma poitrine,
Et la douce chaleur de tes reins sous mes flancs
Se perd dans la fraîcheur de nos draps de lit blancs.*

*Oiseau fou, tu plonges
Plus loin que l'hiver :
Tes ailes s'allongent
Au-delà de la mer.*

*Dans le creux de l'exil ainsi fleurit la joie :
Autour de notre feu se rompt l'anneau des nuits.
De la maison charnelle où le matin rougeoit,*

Obscures, vers la mer, les collines s'enfuient.

La mouette au vent

Trouve sa patrie :

Le soleil levant

Porte notre vie.

Eve, je dors en toi, simple dès l'origine,

Mes pieds contre les tiens, mes bras sur ta poitrine,

Et la douce chaleur de tes reins sous mes flancs

Brûle comme le jour sur la terre au printemps.

(« Les Noces de Capri »⁵)

Donna, in me tu vivi, doppia dall'origine,

I tuoi piedi premono le mie mani, i tuoi seni sotto il mio petto,

E sotto i miei fianchi, il dolce calore delle tue reni

Si perde nel fresco delle lenzuola bianche.

Uccello impazzito, t'immergi

Ben oltre l'inverno:

Le ali protese

Al di là del mare.

Nella cuna dell'esilio la gioia così s'infiora:

Attorno al nostro fuoco, l'anello si rompe delle notti.

Dal corpo nostra dimora, ove rosseggia il mattino,

Oscure fuggono, verso il mare, le colline.

Il gabbiano nel vento

Si libra nel suo spazio:

Il sol levante

Porta la nostra vita

Eva, in te dormo, uno dall'origine

I miei piedi premono i tuoi, le mie braccia sul tuo petto.
E sotto i miei fianchi il dolce calore delle tue reni
Brucia come il giorno sulla terra di primavera.

Les paroles de la méditation nocturne se coulent d'elles-mêmes dans le rythme de la langue italienne :

- 182 -

*Je parle seulement lorsque j'ai bu le souffle
à la source noire de la rosée,
son flux de lune est devenu
ma voyelle première,
l'âme du lait tissée dans le silence de la lumière.*

*Derrière elle se tient,
immense et sans visage,
la nuit future où chante
la pluie verte qui germe*

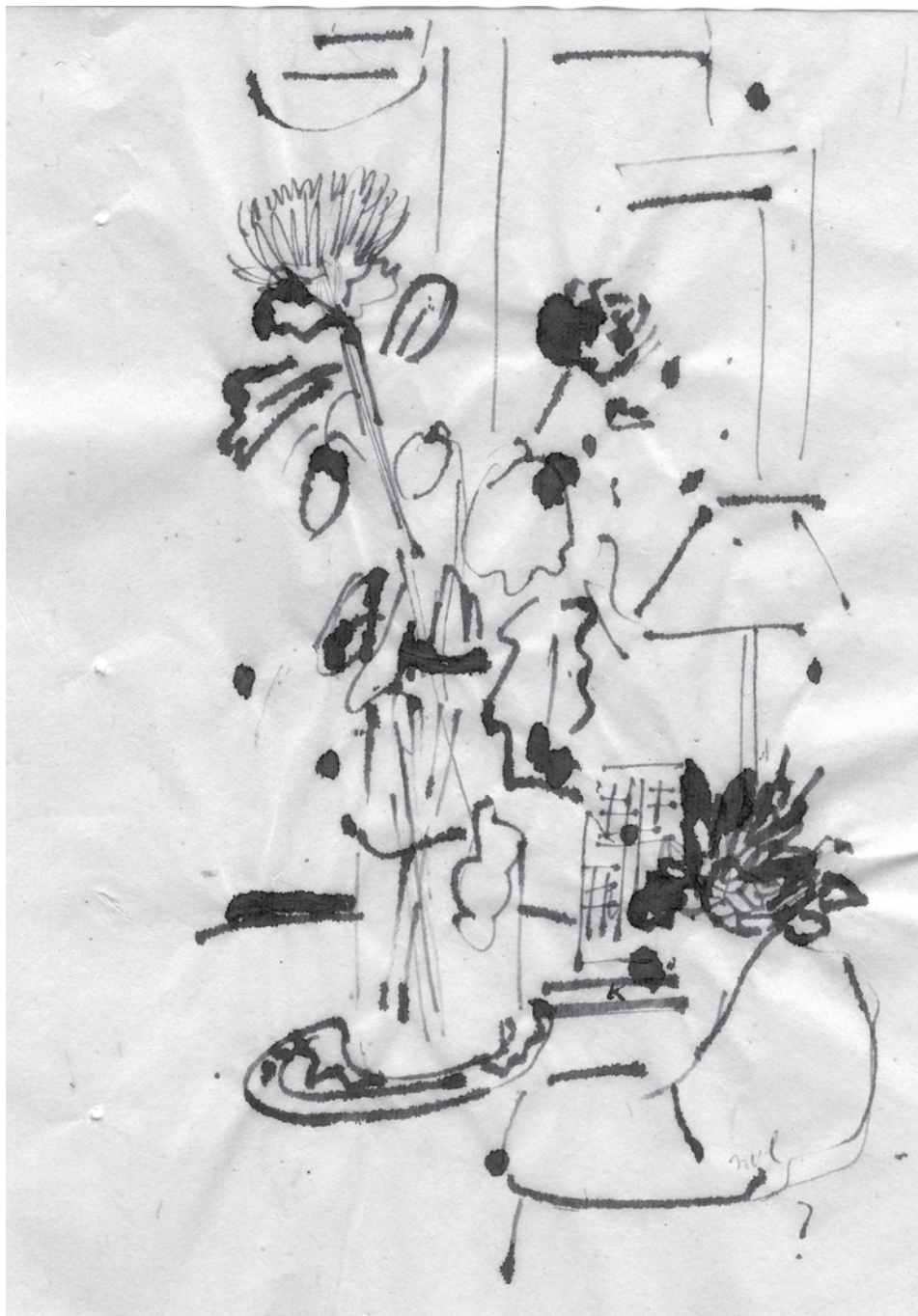
dans mon commencement.

(« En élevant les mains pour la néoménie »⁶)

Parlo soltanto quando il soffio ho bevuto
alla nera fonte della rugiada,
il suo flusso lunare è diventato
la mia vocale prima,
l'anima del latte intessuta nel silenzio della luce.

Dietro ferma sta,
immensa e senza volto,
la notte futura ove canta
la pioggia verde che germoglia

nel mio cominciare.



Capucines, par Liliane Klapisch.